

Vous parlez, n'est-ce pas, de cette belle princesse qu'un vieux roi voulait épouser, et qui, n'osant lui dire franchement non, lui déclara que tout mariage entre eux était impossible, tant qu'on ne lui aurait pas rapporté son écharpe perdue au milieu des airs, et son collier de diamant tombé au milieu de la mer ? Un jeune homme, nommé Prudent, fut accusé près du roi de s'être vanté de pouvoir les retrouver, et, bien qu'il n'eût rien dit de semblable, il reçut l'ordre d'aller à leur recherche et de les rapporter à la princesse, sous peine de mort. Jamais il n'y serait parvenu, s'il n'avait eu pour le conseiller une merveilleuse jument — laquelle n'était autre qu'une princesse enchantée — et, aussi, l'aide du roi des oiseaux et du roi des poissons qu'il avait eu la bonne fortune d'obliger en d'autres temps.

— Roi des oiseaux, accours, accours,

Je viens te demander secours.

— Me voici, me voici ;

Commande, j'obéis.

— La belle princesse d'Anfondrasse a perdu son écharpe en traversant les airs ; je suis un homme mort si je ne la lui rapporte.

— On te la retrouvera. Vite ! ici, les oiseaux !

Et tous accourent à tire-d'ailes pour prendre les ordres de leur roi.

— Que l'on recherche et qu'on me rapporte, sans en oublier un fil, sans en perdre un duvet, l'écharpe de la belle princesse du royaume d'Anfondrassse !

Et les oiseaux, flip ! flip ! flap ! de s'envoler de tous côtés et de fouiller les rochers, de passer en revue les branches des arbres, les buissons, chaque brin d'herbe. L'écharpe, dans son voyage à travers les airs, avait été déchirée en mille et mille pièces. Il en flottait partout quelque brîbe. Les oiseaux en retrouvaient jusque dans leurs nids, et c'était un crève-cœur pour eux de détruire de si mignons ouvrages, pour en retirer un imperceptible fil de soie. Enfin, tout est retrouvé, rassemblé ; l'écharpe est remise à neuf par le roi des oiseaux lui-même ; Prudent peut être sans souci de ce côté.

— Roi des poissons, accours, accours,
Je viens te demander secours.
— Me voici, me voici ;
Commande, j'obéis.

— Le collier de diamant de la belle princesse d'Anfondrassse est tombé dans la mer. Si je ne le rapporte, je suis un homme mort.

— On te le retrouvera.

Et le roi des poissons donne un signal auquel répondent tous les habitants des eaux. Il ouvre un grand registre, fait l'appel et dit, après s'être

assuré que tous ses sujets sont présents : — Que, dans quatre heures, tous les grains de diamant tombés au fond de la mer et dans les cours d'eau qui l'alimentent me soient apportés ici !

Et, à l'heure dite, le beau collier de la princesse était reconstitué, pas une pierre n'y manquait.

La princesse est émerveillée de ce que Prudent a fait pour elle ; elle le trouve beau, il est jeune, il est plein d'ardeur et de courage, il lui plaît cent fois mieux que le roi, elle veut l'épouser. Le roi se fâche, commande à ses gens de s'emparer de son rival indigne, et de faire chauffer un four pendant vingt-quatre heures pour l'y jeter.

Prudent a entendu de loin l'ordre barbare ; il va pleurer près de sa chère jument, comme il l'a déjà fait à chacune des épreuves qu'il a traversées, et celle-ci le console et lui dit : — Au lieu de vous affliger, réjouissez-vous ! Le moment de ma délivrance et de la vôtre est venu. Ouvrez une des veines de ma jambe droite de devant, et de mon sang, que vous laisserez couler sans essayer de l'arrêter, lavez-vous tout le corps. Le feu n'aura aucune prise sur tout ce que mon sang aura rougi.

C'était vérité pure. Prudent resta dans le four trois jours et trois nuits, et en sortit plus frais, plus rose, plus vigoureux que lorsqu'il y était

entré. En apprenant ce prodige, dont le bruit se répand aussitôt, le roi ne se possède pas de rage ; la princesse d'Anfondrassé, elle, sent redoubler son amour pour le jeune homme. Pour ce qui est de Prudent, il ne songe qu'à une chose, à revoir sa jument. Il court aux écuries. La belle princesse d'Anfondrassé y arrive en même temps que lui.

— Veux-tu me prendre pour femme ? lui dit-elle.

— Oh ! que nenni, j'en aime une plus jolie.

Et, ouvrant précipitamment la porte derrière laquelle il s'attend à voir sa jument, il se trouve face à face avec une jeune fille si admirablement belle qu'elle n'a sa pareille sous l'œil du ciel. Elle est si pleine de grâces que la princesse d'Anfondrassé paraît laide à ses côtés, si richement vêtue que l'on dirait d'elle la grande reine des Indes, et de l'autre une servante.

— Prudent, fait-elle en tendant la main au jeune homme, vous êtes mon libérateur, mon maître, et je suis votre esclave. Nous sommes deux à vous aimer ; entre la princesse d'Anfondrassé et moi, décidez.

— Mon choix est fait d'avance, répond Prudent, et vous l'avez entendu ; donnez-moi votre anneau et recevez le mien.

Je ne sais plus trop comment finit le conte :

m'est avis que la belle princesse d'Anfondrasse mourut de dépit.

— Non pas ! elle se vengea de sa rivale, en la faisant tomber dans un piège où les deux jeunes époux trouvèrent la mort.

— Ce n'est pas possible, dit une des servantes, qu'un beau conte finisse ainsi. Moi, je persiste à croire qu'ils firent des noces magnifiques et vécurent longtemps, longtemps, après avoir eu beaucoup d'enfants.

— Comme vous l'entendrez, reprend le grand-père. Voulez-vous, les amis, que je vous dise l'histoire de Lyon et de la petite princesse d'Autriche ?

Chacun fait un geste d'assentiment, et, après s'être recueilli un instant, le conteur commence ainsi :

« Il était une fois une petite princesse d'Autriche, à laquelle son père, sa mère et une fée, sa marraine, voulaient faire épouser un prince qu'elle n'aimait pas. Elle les pria, les supplia de ne point la contrarier ; on ne voulait pas l'entendre.

— Eh bien, qu'il viennue, s'il l'ose, s'écria-t-elle.

Les parents dirent : Elle fera un malheur. La fée dit : Il faut rendre au prince sa parole, mais la mutine mérite d'être punie. Le roi et la reine dirent : Qu'il soit ainsi fait !